

TÉMOIGNAGE

LE CANCER, LE FRIC ET MOI

Jocelyn PAGÉ

Guéri des traitements

Le premier mai 1996, l'auteur entrait dans le coma. Diagnostic: cancer au cerveau, un «oligodendrogliome» de la grosseur d'un citron. Huit mois de traitements, deux opérations, une chimiothérapie, une radiothérapie...

Les traitements terminés, après un interminable mois et demi d'attente, on m'a annoncé que j'étais considéré en rémission. Un quiproquo de 37 secondes, dû à ma nervosité, a cédé la place à plusieurs heures, sinon quelques jours d'hébétude où je ne réussissais pas à prendre vraiment conscience de ma nouvelle réalité de survivant. Huit mois plus tard, j'étais donc «guéri». Mais de quoi au juste? Du cancer que je ne ressentais plus depuis des mois? Ou plutôt «guéri» de tous ces traitements, issus d'une énorme machine scientifique à la fine pointe de la technologie médicale, qui envahissaient mon corps et en faisaient un violent territoire de combat. Tuer le cancer sans tuer le patient, voilà l'idée, et ce sont précisément des traitements dont j'ai souffert.

Rémission, mais sans aucun revenu, dans la rue. Comme tout bon-ne travailleur-se, je m'oriente vers l'assurance-emploi du gouvernement fédéral. On m'y apprend que j'ai droit à un gros 15 semaines de prestations. J'imagine que le gouvernement a dû faire des études très sérieuses pour conclure que 15 semaines étaient amplement suffisantes pour guérir du cancer! Qui connaît un traitement contre le cancer qui dure moins de 15 semaines? Que cette personne se lève! Peut-être pour un traitement de soins palliatifs menant à la mort, mais sûrement pas menant à la rémission. Vous sortez littéralement de l'enfer de la maladie et de l'angoisse pour vous retrouver face à un gouvernement qui vous dit de «guérir en 15 semaines».

LA CURÉE

Pourquoi suis-je entré dans le coma à l'hôpital? Parce que suivi par un omnipraticien se disant mini-spécialiste des maux de têtes, recommandé par ma médecin de famille. Pendant cinq mois, celui-ci n'a diagnostiqué que du stress, et m'a recommandé d'aller voir un massothérapeute ou un ostéopathe. Lorsque j'ai demandé de passer un scan, tenez-vous bien, le chat sort du sac. Voilà ce qu'il m'a déclaré: «On ne passe pas un scan à n'importe qui. Vous ne savez pas que ça coûte cher au gouvernement?»

Nous étions, rappelez-vous, en 1996, dans le tourbillon anesthésiant de la folie des coupures. Coupures par-ci, coupures par là. Le journaliste Claude Picher vantait à tour de bras les

mérites de la cure néo-zélandaise (je préfère l'expression La Curée néo-zélandaise, vu les résultats sociaux négatifs que l'on connaît aujourd'hui). Mon omnipraticien a voulu aider Rochon et Picher dans leurs objectifs. Il a donc décidé, tout seul dans son bureau, de participer au festin. Récemment, j'ai porté plainte au Syndic du Collège des Médecins. Je ne désire pas être complice, par inaction, de souffrances indues ou, pire, de mort par mauvais traitements du même médecin, comptable adjoint de l'ogre ministre. Pourquoi fait-on confiance aux médecins? Parce que, comme l'homme préhistorique, la douleur et la hantise de la mort dans la souffrance nous portent vers le chaman. Bercé-e dans ses bras de mère-guérisseuse, nous nous abandonnons à son pouvoir. Nous nous convainquons qu'il est compétent. Il le faut! Nous n'avons pas le choix.

En quoi d'autre les coupures ont eu une influence sur ma maladie? Ma deuxième opération a été retardée jusqu'à ce que l'on trouve un lit avant de m'opérer. Mais ce que j'ai vu en me promenant dans l'hôpital, ce sont des ailes vides...

UNE PERSONNE SUR TROIS AURA LE CANCER¹

Mon revenu ayant chuté de plus de 50%, je n'avais plus d'argent pour payer mes médicaments. J'ai contacté la travailleuse sociale de l'Hôpital Notre-Dame, celle qui m'avait affirmé qu'on m'aiderait, même financièrement s'il le fallait. Confrontées à la réalité, les promesses ne tenaient plus.